

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.80
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 8 Avril 1894.

A qui la faute ?

La Bourgeoisie semble étonnée des événements qui se passent en ce moment; elle ne veut y voir que l'œuvre de quelques individus isolés ou d'un parti restreint ayant pour but la destruction pour le plaisir de détruire, lorsque, en réalité, c'est l'œuvre découlant de son indifférence, de son mépris, de la haine qu'elle n'a cessé de témoigner, toujours, aux masses travailleuses. La misère, les privations, les tortures de toutes sortes endurées par le prolétariat, sont autant de causes qui ont amené la situation aigüe que nous traversons. Il faut être obtus comme un bourgeois pour ne pas le comprendre.

Oui, la misère! voilà l'agent principal qui fait le côté brutal des revendications qui s'élèvent entre non-possédants et détenteurs; elle engendre la haine et de la haine naît des actes.

Si la Bourgeoisie, plus intelligente, avait cherché à l'amoinrir, cette misère; si elle avait été un peu moins égoïste dans son exploitation, elle aurait entretenu, pour quelque temps encore, la patience du travailleur et, de ce fait, prolongé son existence à elle; mais, confiante dans l'ignorance des masses, sa rapacité n'a plus connue de borne, ce qui l'a perdue.

En nous plaçant à son point de vue, qu'a-t-elle fait pour le peuple? Rien et rien. Aux réclamations, aux sollicitations respectueuses présentées aux gouvernants par ceux qui triment désespérément pour une bouchée de pain, les belles promesses n'ont pas manqué, certes non; mais, vit-on de phrases ronflantes et de promesses dorées? Sans cesse trompé, l'ouvrier se révolte, et cela vous surprend?

Oui, le peuple est fatigué de peiner et de suer pour les autres; pressuré de toutes les façons, anémié par les vampires du capital qui lui suçent jusqu'à la dernière goutte de son sang, repoussé, trahi, par ceux à qui il avait confié le soin de s'occuper de son misérable sort, il s'est enfin tourné vers ses frères de misère qui luttent pour un avenir meilleur et applaudit à leurs actes de révoltes. Que c'est faux? mêlez-vous à la vile populace, descendez dans les chantiers, visitez les usines et autres bagnes ouvriers, confondez-vous dans la plèbe, parlez son langage: vous serez vite édifiés! vous n'entendrez que plaintes et menaces sur toute la ligne des souffrants!

Vous cherchez les coupables? Sondez vos consciences!

Votre cupidité, votre égoïsme seuls ont créé l'épouvantable état de choses sous lequel râle l'humanité.

La Sicile est là qui s'offre en exemple. Ce pays, privilégié par sa situation climatique et par la fertilité étonnante de son sol, — le grenier de l'Italie, comme le surnommèrent les anciens, — ce pays qui pourrait assurer, par sa production, l'aisance et le bien-être à plusieurs fois sa population, se trouve affamé par l'exploitation capitaliste et les innombrables impôts qui font vivre votre classe de fainéants, la classe bourgeoise. Crevant de faim devant d'immenses champs de blé qu'il a fait pousser pour vous seuls, le paysan sicilien s'est révolté, s'emparant des terres des seigneurs, brûlant les octrois, les perrasses administratives, démolissant les corps de garde, les casernes, entrant en lutte contre l'autorité, tuant ses défenseurs! Là, pas d'anarchistes, seulement des culs terreux!

Là, comme ailleurs, où sont donc les coupables?

Voyez l'Espagne. Près de cent millions viennent d'être consacrés à faire la gloire d'un galonné grand tueur

d'Africains et de miséreux castillans. Nous disons cent millions, gaspillés, jetés aux sables de l'Afrique, inutilement, sans profit pour personne... autre que les intéressés à l'expédition mauresque. Pendant ce temps, l'ouvrier voit se fermer usines et ateliers les uns après les autres; jeté sur le pavé, sans ressource aucune pour subvenir aux nécessités des siens, acculé dans une impasse sans issue, le malheureux s'est rué sur les épiceries, dévalisant les boulangeries, pillant pour satisfaire la faim qui lui tenaille les entrailles. A la nouvelle de cet acte de révolte des ventres vides, un seul cri, MM. les bourgeois, vous est échappé: Sus à la canaille! mort aux bandits! Et les trou-

pes sont parties.

Les coupables, où sont-ils?

De partout la situation est la même. La Révolte gronde sourdement sous vos pas d'un bout à l'autre de l'Europe. Et vos gouvernements, tous plus aveugles les uns que les autres, semblent, comme à plaisir, jeter de l'huile sur le feu. Au peuple qui demande du pain, ils répondent en décrétant de nouveaux impôts, en lui faisant la vie de plus en plus impossible. La coupe est pleine: elle va déborder, elle déborde déjà!

Ah! ce ne sont plus les anarchistes seuls qui vous livrent assaut; c'est le prolétariat entier qui s'insurge. Et, n'ayez crainte: vous aurez beau forger des chaînes, ouvrir vos prisons, dresser les gibets; vous aurez beau vous cacher derrière les murailles de vos soldats, être protégés par les baïonnettes, les canons et les mitrailleuses, le peuple, lui, saura bien trouver les coupables!

Travail inutile

L'application des théories communistes dans leur intégralité, triplant au moins la consommation, rendrait leur

de la fumée du charbon, vous aurez à balancer vos bras sur un piston dix ou douze mille fois par jour. C'est là ce qu'on appellera l'agriculture. Et ne vous attendez pas alors à faire l'amour quand le cœur vous dira de prendre femme; ne tournez pas la tête vers la jeune fille qui passe. le contre-maître n'entend pas qu'on fraude le travail du patron. S'il convient à celui-ci de vous permettre le mariage pour créer progéniture, c'est qu'il vous trouvera bien à son gré; vous aurez cette âme d'esclave qu'il aura voulu façonner; vous serez assez abject pour qu'il autorise la race d'abjection à se perpétuer. L'avenir qui vous attendait est celui de l'ouvrier, de l'ouvrière, de l'enfant d'usine! Jamais esclave antique n'a plus méthodiquement pétri et façonné la matière humaine pour la réduire à l'état d'outil. Que reste-t-il d'humain dans l'être hâve, déjeté, scrofuleux, qui ne respire jamais d'autre atmosphère que celle des suints, des graisses et des poussières?

Évitez cette mort à tout prix, camarades. Gardez jalousement votre terre, vous qui en avez un lopin: elle est votre vie et celle de la femme, des enfants que vous aimez. Associez-vous aux compagnons dont la terre est menacée comme la vôtre par les usiniers, les amateurs de chasse, les prêteurs d'argent; oubliez toutes vos petites rancunes de voisin à voisin, et groupez-vous en communes ou tous les intérêts soient solidaires, où chaque motte de gazon aie tous les communiers pour défenseurs. A cent, à mille, à dix mille, vous serez déjà bien forts contre le seigneur et ses valets; mais vous ne serez pas encore assez forts contre une armée. Associez-vous donc de commune à commune et que la plus faible dispose de la force de toutes. Bien plus, faites appel à ceux qui n'ont rien, à ces gens déshérités des villes qu'on vous a peut-être appris à haïr, mais qu'il faut aimer, parce qu'ils vous aideront à garder la terre et à reconquérir celle qu'on vous a prise. Avec eux, vous attaquerez, vous renverserez les murailles d'enclos; avec eux, vous fonderez la grande commune des hommes, où l'on travaillera de concert à vivifier le sol, à l'embellir et à vivre heureux, sur cette bonne terre qui nous donne le pain.

Mais si vous ne faites pas cela, tout est perdu. Vous périrez esclaves et mendiants: « Vous avez faim », disait récemment le maire d'Alger à une députation d'humbles sans travail, « vous avez faim, eh bien, mangez-vous les uns les autres! »

Chose vue

Les chasseurs d'hommes avaient achevé leur besogne.

Ils avaient rapporté du « monte » leur gibier humain, un corps sanglant qui gisait contre le mur du « rancho ».

Et maintenant, accroupis autour du feu, sinistres dans leur livrée de soldat, ils faisaient la halte pendant que le « mate » circulait à la ronde.

Je m'approchai du supplicé. Je soulevai doucement les pauvres guenilles qui le recouvraient et je pus voir, à

hauteur de la poitrine, deux trous béants, deux plaies hideuses d'où tout son sang avait coulé.

Pourquoi donc avaient-ils supprimé brusquement cette existence? Qu'avait-il donc fait, ce fusillé?...

On me conta la triste histoire. Ce cadavre était celui d'un homme jeune encore, d'une recrue du 1^{er} régiment d'artillerie. Deux jours auparavant, las de sa morne existence, fatigué peut-être des mauvais traitements qu'on lui faisait subir, il s'était enfui de la caserne, avide de soleil et de liberté. Comme une bête lâchée, comme un dogue qui a brisé sa chaîne, il avait erré dans le campo, respirant l'air pur des grands espaces, loin de sa triste prison, loin des galonnés si durs pour les pauvres recrues.

* * *

Ceux qu'on avait envoyé à sa poursuite l'avaient atteint à quelques pas de là, dans le « monte ». Sommé de se rendre, devant les fusils qui visaient sa poitrine, il s'était dressé, menaçant, et dans un geste de suprême révolte, il avait sorti son couteau.

Ils l'avaient tué, et maintenant il dormait son dernier sommeil, contre le mur du « rancho », délivré des misères de la vie militaire, loin de ceux qui l'avaient fait souffrir. Traqué par ses semblables, il s'était réfugié dans la Mort, et la Mort clémentine le sauvait du réveil, du cachot sombre et des tortures que le Code infâme réserve aux déserteurs.

C'était un martyr, après tout, cet humble, dont le seul crime était d'avoir voulu être libre. Il avait préféré la mort à l'esclavage militaire. Il valait mieux que moi, ce révolté!...

Je me pris à l'admirer. Je le contemplai longtemps, tête nue, penché sur lui dans une attitude respectueuse. Quand je le quittai, le soleil baissait à l'horizon, allumant dans le ciel des lueurs rouges qui avaient des flamboiements d'incendie.

En lui faisant un dernier adieu, je pris sa main froide que je serrai longuement dans les miennes, et, à ce moment, il me sembla que son œil vitreux me regardait avec bienveillance et que les rayons du soleil couchant mettaient à son front une auréole, pauvre cadavre de supplicé!

X***.

Morts de froid

Chaque jour de janvier 1894 a fourni son cadavre, à chaque vingt-quatre heures un être humain a été tué par le froid et cela, non pas en Sibérie ou dans une campagne isolée, mais à Paris, capitale de la France, d'aucuns disent du monde civilisé. Cette France, assez riche pour payer sa gloire, comme on disait sous le Bas Empire; pour payer ses alliances, comme on dit sous la troisième République, est trop geuse pour payer aux Français un abri contre le froid meurtrier de l'hiver.

On nous dira que les asiles de nuit sont trop petits pour le nombre de solliciteurs; belle excuse en vérité! Il est

clair que si des individus sont morts de froid, c'est qu'ils n'avaient point trouvé d'abri contre ce terrible ennemi des pauvres.

C'est justement cela qui est odieux; c'est que chacun ne possède pas un asile où il puisse se reposer, se garantir des froids rigoureux et des fortes chaleurs.

Les ressources du gouvernement sont insuffisantes, objectera-t-on. Des ressources! il en trouve bien pour acheter des canons et des fusils; il en trouve pour construire des cuirassés, dont le coût d'un seul suffirait à assurer la vie annuelle à plus de vingt mille familles! Il en trouve encore pour augmenter les fonds secrets de la police; il en trouve pour des expéditions destinées à enrichir quelques spéculateurs; il en trouve pour des fêtes; il en trouve pour tout, excepté pour alléger la misère atroce, inconcevable, dans laquelle s'étirole et meurt la population ouvrière.

Les asiles de nuit sont trop petits! parbleu, ouvrez-en d'autres! Il ne manque pas de locaux publics où ceux qui grelottent pourraient se reposer et réchauffer leurs pauvres membres gelés!

N'avez-vous pas les immenses salles du Louvre, les foyers de vos théâtres à la mode, où les malheureux dormiraient d'un bon et chaud sommeil sur les épais tapis ou les moelleux divans? Et les salles de fêtes de vos ministères, donc! que ne les transformez-vous en dortoirs?

Vous allez me répondre que le Louvre représente une des pages de notre histoire; que les théâtres sont une des expressions de l'art, et qu'il serait indécent de convertir en chambrées les salles où les divers ministères réunissent la fine fleur de la société en agréables banquets et sauteries.

Qu'est-ce que ça peut bien me faire, à moi, votre histoire, votre art, vos bals? J'ai froid, je n'ai pas de domicile: voilà ma raison, elle vaut bien les vôtres. Je ne puis apprendre l'histoire, admirer l'art, qu'à la condition de vivre, et le froid me tue. Que pouvez-vous contre cela? Rien? Alors, foutez le camp, vous êtes inutiles!

Si vous ne pouvez rien pour nous, à quel titre continueriez-vous à nous gouverner? Nous essayerons de nous tirer d'affaire tout seul. Et soyez tranquilles, nous trouverons bien à nous loger tous, dussions-nous, pour cela, faire retentir les voutes du Panthéon, où dorment vos grands-grands hommes, du ronflement sonore des gueux dormant enfin à l'abri de la bise!

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

P. 2—R. 1—R. 0.50—D. 0.40.—D. 0.50—B. 0.40.—Total: 4.80 \$.
A ce jour: 102.90 \$.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitution et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.